



## Quelle est la part du maître ? Quelle est part de la l'enfant ?

C'est parce que nous avons appris à être attentifs aux sensations de l'enfant sur le monde, que nous pouvons désormais cueillir tant de richesses dans nos textes libres, nos créations littéraires, nos dessins. Nous acceptons les récits puérils sur les chiens, les chats, les faits divers, les rêves, parce que nous savons que c'est dans ces données émotionnelles que se trouvent les matériaux de base d'une éducation axée sur la vie. C'est à travers ces données que nous allons en permanence à la rencontre de l'enfant pour assister à ses présences, l'aider à se découvrir, à se raconter, à amorcer ainsi le dialogue de la fraternité. Et c'est ainsi que nous avons cueilli nos *Enfantines*, nos *Albums*, *Miroir d'eau* et nos vastes collections de dessins qui, désormais, donnent à notre mouvement un visage culturel qui est le plus étonnant événement pédagogique de ces temps.

Cà et là cependant, un danger pourrait surgir : celui de la recherche *exceptionnelle*, de la charge fervente du poète ou de l'artiste soucieux avant tout de notations de qualité, de solitude. C'est le cas de *Miroir d'eau* qui, dans sa perfection unique, suscite les doutes de la grande masse de nos éducateurs. Nous revenons sur ce chef-d'œuvre exclusif parce que, parlant de la perfection de cette conquête intérieure, nous n'avons pas montré, en antithèse, la nécessité de la fonction utile qui unit les hommes avant de les isoler, la nécessité de la grande loi du travail qui cimente le monde des travailleurs. Dans sa banlieue ouvrière embrumée de fumées d'usines, agitée de clameurs revendicatives, notre jeune camarade Bertrand a tout spécialement senti que la voie des archanges passait trop haut dans le ciel :

« Dans ces unités, l'une vous échappe : le travailleur. Malheureusement, je ne retrouve pas l'homme chez vous. Où sont-ils ceux qui manient l'outil dans vos forêts landaises ? Que font-ils ? Comment sont-ils ? Et pourquoi se taisent ceux qui luttent et embellissent le monde ? »

Et nous condamnerez-vous au silence, nous autres qui n'avons que le spectacle du travail des hommes et de leurs combats sous les yeux et dans notre plume ?

Ne vous souvenez-vous plus que vous êtes aussi dans la forêt des hommes, cette forêt entièrement construite de leurs pensées, de leurs mains, de leurs plans, de leurs boutures ? »

Ces questions n'expriment pas un reproche. Elles ne sont posées que parce qu'elles soulèvent les angoisses brûlantes que la société suscite à chacun des actes de « ceux qui manient l'outil dans des conditions inhumaines ». Chacune de nos écoles se profile sur le fond de scène d'un milieu social. Les adolescentes d'Onesse vivent de la résine des pins landais. Elles participent de leurs mains aux travaux rudes des résiniers mais la poésie invincible de la forêt jaillissante, pétrie d'effluves et de mystère, les enveloppe dans son unité féerique. Elles sont ainsi parce qu'elles ont 18 ans, et que la Nature sera toujours, dans les instants de rêve, le plus émouvant décor à la jeunesse. Et c'est cela leur *drame*, et c'est cela leur *poème*.

Mais là où grincent les poulies, où ronfle la machine dans un rythme hallucinant, là où les mains inquiètes de l'homme sont les servantes du fer qui broie, le *drame* a tous les visages de la vie mutilée dans sa puissance et qui suscite les angoisses, les désespoirs et aussi les rancunes justifiées.

### MON PERE MINEUR

*De bon matin, papa se lève pour aller travailler à la mine. Il aimerait bien rester couché, mais il doit nourrir sa famille.*

*Dès son arrivée, il se met en tenue de travail et commence son dur labeur. Tout le matin, il fait rouler de lourdes bennes pleines à rasbord de charbon.*

*De son front noirci, de grosses gouttes de sueur coulent. L'air chargé de poussières et de gaz suffoquants, affaiblit son corps déjà las de l'effort.*

*Dans la lumière vacillante, il attend avec impatience l'heure du déjeuner. Une courte demi-heure lui est accordée pour ce léger repas, puis, en toute hâte, il reprend sa besogne.*

*A deux heures de l'après-midi, il rentre chez nous, fatigué. Il s'assied lourdement, s'inquiète du menu, puis : « Irène, mets le couvert, je fais ma toilette et mange aussitôt. »*

*Et chaque jour, ça recommence.*

René M., 12 ans.



### DOCKERS

*Les quais sont animés. Il est quatre heures du matin. Les bruits des machines se mêlent aux sifflements des bateaux qui rentrent et qui sortent.*

*Les grues électriques, sans arrêt, montent et descendent au bout de leurs longues flèches les palanquées ; les chargeurs courent en tous*

sens, poussant dans un fracas indescriptible les lourdes caisses (oranges, dattes, sucre, produits de toutes sortes...)

Les douaniers se promènent le long des quais veillant à la sortie des marchandises. Les cris, les appels des contremaîtres s'entrecroisent et les vacations se succèdent sans changer de décors et de bruits.

Le soir, nous devinons le travail qu'a fait papa dans la journée sans qu'il nous le dise ; voici à quoi nous le reconnaissons :

Quand il entre en souriant, c'est qu'il a conduit un tracteur ; ce travail n'est pas fatiguant. Quand il rentre couvert de poussière, c'est qu'il a transporté du ciment ; ses cils, ses paupières sont blanchis, son visage est sec, ses yeux rouges ont l'air d'avoir pleuré... Mais, souriant ou fatigué, il s'assied après sa toilette, ressemelle les souliers ou cultive le jardin, car la besogne ne manque pas à la maison ; les cinq derniers diables se chargent de lui en fournir.

Francine PUGGIONI.

\*\*

Mais il serait faux d'imaginer que dans une société basée sur l'exploitation, le travail à la campagne apparaisse à l'enfant comme une idyllique aventure dans la vaste paix des champs :

Mon papa s'est loué pour l'arrachage des betteraves. Il part le matin à 6 heures, à bicyclette et ne rentre le soir qu'à la nuit. Le travail est pénible. Le froid et la terre crevassent ses mains. Elles saignent, ça lui fait mal. Le soir, on le soigne, mais le lendemain il faut recommencer et ça ne guérit pas. J'ai de la peine de voir souffrir mon cher papa. Mais s'il ne travaille pas, il ne peut nourrir sa famille, car nous sommes sept à la maison.

Lucienne L., 11 ans.

✶

Samedi soir, il y a eu un accident grave à la coupe. Les hommes faisaient descendre les « billes » de bois dans le ravin. Il faisait déjà presque nuit, et harassés de leurs rudes journées, ils voulaient en finir, dégager le ravin, faire glisser les troncs de mélèzes dans la coulée. Justin, qui est le plus fort, voulut dégager un arbre ; il se baissa, l'empoigna de toute la force de ses bras et, tout à coup, l'arbre roula, coinça le pied de l'homme qui, brutalement, fut jeté à terre. La lourde bille passa sur son corps. On se précipita, mais le pauvre homme avait la poitrine enfoncée. Il râlait et déjà la mort le serrait dans ses bras glacés. Ce fut une bien pénible fin de semaine. On ramena le corps sur une civière de branchages. Tous les ouvriers suivaient, tête basse, l'air morose. Mais c'est en bas, au village, que le désespoir les terrassa quand la femme de Justin et ses enfants les virent arriver.

Le travailleur expose continuellement sa vie et on ne lui en est guère reconnaissant. Si tout le monde savait le prix du travail, il y aurait plus de justice.

Louis J., 13 ans.

## LES MAINS DE MAMAN

Les mains de maman sont des mains de travailleuse. Maigres, sèches, cirées, elles sont pourtant agiles. De grosses veines les sillonnent, ses doigts sont pâles et fatigués et leurs ongles courts, dentelés, sont plats et grossiers. Les gercures, les ampoules, les traces de travail et de fatigue les ont meurtries. Des raies profondes s'y dessinent. Elles ont déjà tant travaillé, tant manié d'outils !

Péniblement elles ont pioché, sarclé, fané. Dans l'eau glacée, elles ont souvent trempé. Elles y ont battu, savonné, rincé tant de linge !

C'est elles qui font cuire le repas quotidien, qui ajoutent des gâteries au maigre menu et qui font nette notre humble demeure de paysans.

Quand, malade ou ennuyée, j'étais triste, ces mains se faisaient délicates pour me consoler et me frôlaient tendrement les joues.

J'aime à regarder les mains de maman, chères mains meurtries et sacrées. Elles me procurent le bonheur, la sécurité, mais elles m'attendrissent et m'émeuvent. Elles ont tant peiné ! Il reste tant de besogne à faire ! Car jamais les mains des pauvres ne se reposent.

Emilienne, 12 ans.

\*\*

Nous ne permettrons pas que des documents d'une telle humanité restent secrets. Nous n'avons pas besoin, pour leur donner plus ample signification, de les encadrer de formules lutte de classe qui, en leur donnant une allure de généralité, risqueraient d'en amoindrir la bouleversante profondeur humaine. Tout se passe pour nous en plein vent, en pleine tempête, dans le drame même de la vie des fils du peuple. Comme nous apprenons à l'enfant à parler des petits chiens et des chats, à sortir de son être secret l'émotion vive qui est analyse et dépassement, nous l'aiderons à dire mieux cette cruelle vérité sociale qui l'opprime ; nous prendrons assise sur son inquiétude pour l'aider à rejoindre la grande confrérie des hommes qui, par leurs actes francs, ont mission de changer le monde, car l'enfant est, avec eux, impliqué dans la grande aventure de « ceux qui manient l'outil ». Et certes, les problèmes que se posent « les manieurs d'outils », sont spécifiquement les siens et dans une société où les hommes naissent sous le signe de l'égalité des droits, dans une école laïque inscrite sous le signe de la plus généreuse humanité, nous aiderons l'enfant du peuple « à porter son esprit jusqu'au point où il est capable d'aller », comme le signifiait le grand Nicole, de Port Royal, qui ne se laissait pas pour autant limiter par la formule du dogme.

Les pensées sont d'abord des expériences vécues et, si l'enfant sait exprimer dans une langue émouvante sa joie et sa souffrance,

il parlera pour autrui qui lui ressemble, il retrouvera la filiation qui, de génération en génération, cimente la fraternité des millions de volontés œuvrant coude à coude, souffle à souffle pour la société socialiste digne de l'homme qui saura travailler dans

la joie et l'enthousiasme pour embellir la cité de demain.

Du modeste texte d'enfant, un humanisme social peut désormais surgir dans nos écoles du peuple.

(à suivre.)

Elise FREINET.

---